

«La nature, on voudrait la conserver comme elle était dans notre enfance. Mais les végétaux voyagent.»

L'homme qui plantait des arbres

Serge Paquier arpente chaque jour un des plus beaux bouts de terrain de Suisse romande. Expédition dans l'Arboretum national d'Aubonne avec ce bûcheron-forestier.

Franc comme un foyard, fort comme un érable sycomore. Depuis quinze ans à l'Arboretum du vallon de l'Aubonne, Serge Paquier est un homme des bois. Trente ans de métier pour ce bûcheron-forestier. A sentir les ligneux, les planter, les observer. Les arbres, il les connaît de la graine à l'âge mûr, comme ses gosses. Il les suit, les espère, les abat aussi quand il le faut, en bon gestionnaire.

Un regard de cyprès, vert sombre traversé d'eau claire, le pied sûr, une solide charpente, Serge Paquier aime la vie au grand air. C'est même pour ça qu'il a appris ce métier. «Je voulais être dehors. Quand j'étais enfant, je faisais beaucoup de marche en montagne. J'ai eu le choix entre la formation de bureau et les métiers du bâtiment. Entre les cols blancs et les salopettes, j'ai choisi les salopettes!»

Tous les matins, dès 7heures, le bûcheron-forestier est donc sur les sentiers. Ou en train de renforcer les berges de l'Aubonne. Ou de rafistoler un pont, couper un arbre, en planter un autre. Ou faire déguerpir un intrus: «Les chevreuils viennent toujours frotter leurs bois contre les plantes les plus jeunes et les plus rares! Ils pèlent les troncs complètement et l'arbre meurt. C'est pour ça qu'on doit mettre des treillis de protection autour des arbres.»

Les 150 hectares de l'Arboretum, ses essences de collection, ses forêts, ses vergers, il les connaît comme sa poche. Sait les coins à bolets, ceux à chanterelles. Mais dit n'avoir pas le temps de les ramasser. «Tiens, voilà des nébuleux. Leur chapeau est délicieux!» Il y en a toute une famille au pied d'un hêtre. Peut-être qu'il reviendra les chercher ou peut-être pas.

Penser à long terme

Cet immense terrain, c'est un peu son jardin. Qu'il continue à agrandir, à créer avec Jean-Paul Dégletagne, le responsable du lieu. «On ne cultive pas des salades! C'est un métier où il faut avoir une vision à long terme. Dans son choix des essences et leur mise en place, un bon forestier doit toujours penser à l'horizon des cent prochaines années.» Humilité, lenteur, patience. Voilà la leçon de l'arbre. «Oui, ça amène un certain regard sur la vie. Surtout à cette époque où tout le monde court, moi j'aime voir les choses sur la distance», souligne Serge Paquier.

Disposés sur l'écrin de la pelouse, les arbres de la partie collection prennent leurs aises. Ici, cerisiers, hêtres de toutes provenances, même de la Terre de Feu, marronniers à bogues lisses, ont tout loisir de déployer leurs ramures. Un arbre, ça va à l'essentiel: la lumière. «S'ils sont serrés, les feuillus poussent tout en hauteur, allongent leur fût. Mais s'ils ont la place, ils s'étalent.» C'est aussi ça que le forestier

doit prévoir: le volume que prendra la couronne d'un arbre, son besoin d'espace dans les années à venir, sa compatibilité avec la qualité du sol.

Côté forêt, la main du bûcheron est aussi indispensable. Laissés à eux-mêmes, les arbres filent vers le haut en rangs serrés, branches à branches dans leur course au soleil. Toute leur énergie est mise à grimper et leurs troncs, pour le coup, restent comme des ficelles. Fragiles. Tellement fragiles qu'un coup de vent ou une neige lourde peut les briser comme des cure-dents.

Une vieille futaie, il faut l'«ouvrir», comprenez abattre quelques arbres çà et là, pour que la lumière arrive jusqu'au sol et fasse germer les graines en attente dans la terre. Sûr que la forêt a aussi besoin des hommes. «Oui, il faut l'entretenir. Sinon les arbres poussent, vieillissent et s'écroulent en même temps. Le forestier crée une rotation pour avoir des arbres de plusieurs générations ensemble.»

Quand on descend sur l'ubac du vallon de l'Aubonne, on traverse l'éco-type ouest-américain: thuyas géants, séquoias, épicéas Douglas. En face, sur l'adret, c'est l'union des arbres du monde entier: tulipiers de Virginie et liquidambars sont au coude à coude, cyprès chauves et séquoias s'attablent au même marécage, gommiers noirs et érables piétinent la même prairie pour préparer l'été indien.

Mélanger des essences de toutes provenances, une fantaisie de jardinier? Non, une audace réfléchie. De toute façon, rien de plus difficile que de vouloir dresser une liste des plantes indigènes. On croit la vigne et le prunier de souche européenne, ils sont asiatiques. On croit le ginkgo chinois, le wellingtonia américain. Mais avant les glaciations, ils avaient l'un et l'autre leurs quartiers en Europe. Les forêts migrent. Ceux que l'on croit sédentaires et immobiles ne le sont pas. Les arbres se déplacent au rythme des réchauffements séculaires, changent de latitude à coup de graines.

Mélanger les espèces n'a donc rien d'une hérésie, pour autant que le biotope corresponde à la plante, bien sûr. «La nature, on voudrait la figer, la conserver comme elle était dans notre enfance.

Mais les végétaux bougent, s'adaptent, voyagent.» Avec l'actuel réchauffement climatique, les ronces qui ne poussaient que sur le Plateau s'aventurent maintenant dans le Jura. Les espèces méditerranéennes remontent la vallée du Rhône. Il y avait autrefois des palmiers en Norvège. Il y en aura peut-être bientôt par ici...

Vergers d'antan

Un must see dans l'Arboretum? «Ils méritent tous d'être visités et vus. Il n'y a pas encore de monument. L'Arboretum est trop jeune pour cela, il n'a qu'une trentaine d'années.» On ne trouvera donc pas de General Sherman millénaire comme dans le Sequoia National Park de Californie. Mais des curiosités qui valent sérieusement le détour. Comme ces vergers d'autrefois aux fruits tout droit sortis des livres de contes: pommes pentagonales, pommes d'api, poires Culotte Suisse, rayées comme les habits de la garde vaticane... Sans oublier le charme d'un simple fusain avec ses branches charbonneuses et ses fruits, petites gousses roses serrant leur double graine orange fluo.

Les pas de Serge Paquier reviennent toujours auprès des métaséquoias: «On croyait cette espèce disparue. Elle existait il y a 200 millions d'années au temps des dinosaures. On l'a redécouverte en Chine, ainsi qu'en Allemagne, où elle était fossilisée dans des mines de charbon.»

D'un vert tendre qui se durcit en été, jaunit et devient rouille, le métaséquoia perd ses aiguilles en automne comme le mélèze. «Je l'aime beaucoup», dit simplement le bûcheron-forestier. Qui ajoute aussitôt: «Mais je n'ai pas de chouchou que je soigne particulièrement. C'est ma femme que je bichonne, pas les arbres!»

Endroit propice à la réflexion

Aucune chance donc de le surprendre en train de leur parler ni de pousser à leur pied son cri primal. «Ah ça, non. Je vois parfois des gens qui s'entortillent autour des troncs pour y trouver de l'énergie... Moi je n'y crois pas du tout! J'apprécie la nature pour ce qu'elle est. J'aime venir en forêt pour me promener ou réfléchir quand je dois prendre une décision.»

N'empêche. Serge Paquier aime les arbres. Et même de plus en plus. Après avoir fait du rendement pendant plusieurs années, de l'abattage au kilomètre, fatigue, épreuve physique et scie solidement plantée dans la pogne, il a changé de philosophie. Oui, après avoir coupé des milliers d'arbres, un jour, il s'est mis à les planter. Par milliers aussi. Et surtout à les regarder. Le tâcheron est devenu un homme étonné. Qui s'arrête chaque printemps devant la beauté des fleurs lie-de-vin d'un cerisier.

Patricia Brambilla, Photos Carine Roth/REZO

L'offre de l'Arboretum s'étend

Différents circuits balisés permettent de découvrir l'Arboretum suivant les envies et la forme du marcheur. Des balades de 1h30 pour une petite découverte entre étangs et magnoliers à la randonnée de 5 heures à travers toute la forêt, à chacun de choisir son itinéraire parmi les 3000 espèces végétales qui habitent le lieu.

Avec ses 150 hectares et son Musée du bois, l'Arboretum attire chaque année quelque 40000 visiteurs, courses d'école, groupes d'aveugles et jardiniers amateurs assoiffés de conseils.

Pour améliorer sa fonction didactique, l'Arboretum va encore s'agrandir dès le 29 octobre: création d'un centre d'accueil pour expositions et conférences, ouverture d'une buvette, installation d'abris pour les visiteurs... Un développement possible grâce aux généreux sponsors, dont Pierre Arnold, ex-patron de Migros, qui portent ce lieu unique en Suisse à bout de bras.